Vol. XLIX — SAINT-BONIFACE, MANITOBA, MERCREDI, 21 JANVIER 1920 — No 9

ABONNEMENTS

Canada .... $1.00 par année
Etats-Unis .... 1.50 " "
Europe .... 2.50 " "

Tarif des Annonces

1ère insertion, par ligne .... 12 cents
Chaque insertion subséquente 8 cents

N. B.—Les annonces de naissances, mariages et sépultures seront insérées au taux de 25 cents chacune.

LE MANITOBA

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

LE MANITOBA
EST PUBLIE ET IMPRIME
TOUS LES MERCREDIS

Toutes communications concernant le journal ou l'imprimerie devront être adressées:

Le Manitoba
42 AVENUE PROVENCHER
SAINT-BONIFACE - MANITOBA
Téléphone: Main 3377

COUPS DE PLUME

Toutes nos sympathies à nos grands confrères de Winnipeg.

* * *

En attendant que la tourmente nous enveloppe nous voguons paisiblement sur les eaux tranquilles des petits ruisseaux.

* * *

Du bord de nos nacelles nous suivrons avec intérêt la lutte des gros navires contre les vagues furieuses qui s'agitent et tourbillonnent autour du Fort Francis.

* * *

C'est déjà quelque chose que d'être un journal hebdomadaire.

LE CHENE ET LE ROSEAU

Le chêne un jour dit au roseau :
Vous avez bien sujet d'accuser la nature;
Un roitelet pour vous est un pesant fardeau:
Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau,
Vous oblige à baisser la tête,
Cependant que mon front, au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.
Encor si vous naissiez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent,
La nature envers vous me semble bien injuste.
Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
Part d'un bon naturel, mais quittez ce souci :
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables;
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos;
Mais attendons la fin. Comme il disait ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le nord eût portés jusque-là dans ses flancs.
L'arbre tient bon, le roseau plie.
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel était voisine,
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

* * *

N'abusons pas cependant de notre situation car elle pourrait bien ne pas être de longue durée.

* * *

C'est bien du reste notre désir; car la vie séparée du monde comme celle que nous vivons en ce moment est plutôt ennuyeuse et monotone.

* * *

Il faut bien reconnaitre l'utilité des grands quotidiens même pour les hebdomadaires, car sans les nouvelles qu'ils nous donnent et les dépêches qu'ils nous apportent, nous serions nous-mêmes vite à bout de copie.

* * *

Comme il est bien vrai de dire que la nature de l'homme est de n'être jamais satisfait.

Nous devrions être contents de pouvoir publier notre petit journal en face des difficultés qui empêchent nos grands frères de porter leurs lumières dans nos foyers, et pourtant nous envions un peu l'accident qui les force de prendre un congé.

Que voulez-vous, nous aimerions nous aussi à prendre une vacance, mais l'imprimeur est là qui réclame et faute de bonnes raisons nous devons griffonner.

Si, au moins, on nous refusait à nous aussi le papier!

* * *

Attendons-nous à une avalanche de récriminations le jour où le blocus sera levé.

* * *

Heureusement que ça ne peut tarder bien longtemps surtout si nos amis d'Ottawa se mettent en frais de régler cette question avec toute la promptitude dont ils ont fait preuve dans la solution de tous les problèmes qu'ils ont eu à résoudre depuis quelques temps.

* * *

A leur place nous ne nous presserions pas cependant, car pendant ce temps ils ont la paix et quand on en a la chance pourquoi ne pas dormir tranquille et jouir mollement de l'éloignement des cauchemars que ne cessent de causer aux puissants du jour la grande presse quotidienne.

* * *

Malgré le silence de nos grands journaux nous avons tout de même pu savoir que Paul Deschanel était élu président de la France.

Bien qu'appartenant à l'aile socialiste, M. Deschanel est un modéré, c'est un parlementaire brillant et très expérimenté.

Cette élection de Deschanel cause un peu de surprise, mais surtout à l'étranger.

On s'était habitué à croire que Clemenceau n'avait qu'à dire le mot pour se faire proclamer à l'unanimité président de la France mais il est bien vrai de dire qu'il faut toujours finir par payer pour ses fautes.

Le peuple français a reconnu la force de Clémenceau et la nécessité de le maintenir au pouvoir au moment du danger.

Il fut l'homme de la circonstance, il était celui qui pouvait le mieux réunir sous un même drapeau les représentants de tous les groupes politiques—au moment de la guerre bien entendu—à l'heure où le patriotisme français était prêt à tout faire pour sauver la Patrie.

La guerre est finie, l'utilité de Clémenceau ne se fait plus sentir avec autant de force, chaque soldat va retourner à son camp particulier, le travail de la réhabilitiation va recommencer, des questions nouvelles vont occuper l'attention de l'électorat, des hommes nouveaux vont prendre l'initiative et assumer les responsabilités actuelles et futures.

On dira que le sentiment de la reconnaissance aurait peut-être dû donner au père de la victoire, le plus haut poste d'honneur du pays.

Peut-être! mais évidemment le *tigre* a, durant toute sa vie, mordu tellement de monde qu'il a fini par être mordu lui-même.

Sic transit gloria mundi!

Nous citions la semaine dernière quelques opinions sur le péril jaune; ça ne pouvait pas évidemment être rose et l'avenir se faisait voir sous des couleurs plutôt sombre.

La visite de cinq à six cents millions de barbares pourrait en effet congestionner quelque peu le traffic dans le territoire européen et elle pourrait être une source d'ennui même pour les américains, ce qui n'est pas peu dire si l'on songe à la confiance de ces messieurs en eux-mêmes.

Nous donnions ces opinions pour ce qu'elles valaient, mais il ne faudrait pas trop les prendre à la légère.

Voilà que l'on a d'autres craintes.

Il ne s'agit plus seulement de l'invasion des jaunes, le danger est encore plus près.

Les grandes puissances commenceraient à comprendre toute la portée du mouvement bolcheviste.

Cet élément sanguinaire semble bien vouloir tenir la Russie dans ses serres; les anti-bolchevistes Russes, tels que Kolchack, Denikine, Yudenitch, abandonnés par les alliés et ne trouvant de secours que chez les chinois et les japonais se voient incapables de couper la tête de l'hydre révolutionnaire qui se gave de sang et de massacre.

Lénine est aujourd'hui le maître incontesté de l'ancien empire des Tsars; son régime ne peut que mener à la destruction; son pouvoir est le pouvoir de la force sans morale et sans principes qui tue, vole, assassine dans le seul but de jouir sans s'occuper de ce que sera demain.

Pour Lénine il n'y a pas de patrie.

* * *

Nous prenons ce qui suit dans un Journal de France, c'est plutôt instructif:

* * *

"Un successeur de Raspoutine, le moine noir de Russie, vient," "paraît-il, de se révéler en la personne d'un Chinois nommé Ipak" "Yen. Cet homme qui, dit-on, avait été garçon coiffeur et, bien" "près d'être pendu pour espionnage pendant la guerre russo-japo-" "naise, est considéré maintenant comme l'homme le plus puissant" "de Russie"

"Depuis deux mois, Ipak Yen a ses bureaux dans le grand pa-" "lais du Kremlin et aussi son palais particulier à Moscou, où il mène" "grand train et se promène le dimanche dans des carosses dorés avec" "ses quatre femmes chrétiennes."

"Les communistes orthodoxes le critiquent amèrement pour" "avoir mis de côté 3 millions 500,000 roubles en six mois."

"Ipak Ken est intime avec Lénine, qui l'appelle "mon Céleste" "et ne prend pas de décisions importantes sans l'avoir consulté. Le" "chef communiste Jakovlef a déclaré dernièrement: "Nous avons un" "nouveau Raspoutine qui hypnotise notre nouveau tsar, Lénine."

"Pauvre Russie!"

* * *

Le pouvoir moral de Lénine s'étend plus loin que les confins de la Russie, son influence se fait sentir dans le monde entier.

Les principes bolchévistes ont trouvé des adeptes dans tous les pays du monde, dans les coins les plus reculés, ils menacent la société, tous les peuples, toutes les nations.

Naturellement c'est en Europe que le danger est le plus immédiat.

L'Angleterre s'est alarmée, il y a eu conférence des principaux hommes d'état anglais, et, qu'on l'aime ou qu'on ne l'aime pas, la vérité est que si les chefs des nations européennes ne se hâtent pas de panser leurs blessures, et ne font pas taire leurs haines pour s'unir contre un danger commun, il est possible qu'une guerre plus terrible et plus sauvage encore que la dernière vienne bientôt ensanglanter de nouveau le vieux continent.

Les avis ne leur auront pourtant pas manqué, leur suffisance et leur cupidité les auront perdus.

* * *

Plus que tout cela cependant, ce qui aura amené le désastre et la faillite de la société moderne, ce sera l'impiété, le défi à Dieu, la négation de sa souveraineté, dans l'enseignement et dans la législation; ce sera le dernier insulte fait au Vicaire du Christ sur la terre, quand l'orgueil humain a cru qu'il pouvait organiser sur une base solide, une ligue des nations sans le secours de la Divinité.

* * *

Libre à ceux, que la pensée de combats nouveaux ennuie parce que cela trouble la tranquilité de leur sommeil, de croire que tout ceci est crainte puérile, mais il n'est pas absurde tout de même de croire que Foch, le grand général chrétien qui a tout dernièrement conseillé de faire des préparatifs pour un nouvel engagement possible, ait vu mieux et plus loin que bien d'autres.

EDUCATION DE L'ENFANT PAR SA MERE

Quand la raison précoce a devancé son âge,
Sa mère la première épure son langage;
Des mots nouveaux pour lui, par de courtes leçons,
Dans sa jeune mémoire elle imprime les sons:
Soin précieux et tendre, aimable ministère,
Qu'interrompent souvent les baisers d'une mère.
D'un utile entretien elle interrompit le cours,
Sans jamais se lasser répond à ses discours,
L'applaudit doucement et doucement le blâme,
Cultive son esprit, fertilise son âme.
Et fait luire à son oeil, encor faible et tremblant,
De la religion le flambeau consolant.
Quelquefois une histoire abrège la veillée.
L'enfant prête une oreille active, émerveillée.
Appuyé sur sa mère, à ses genoux assis,
Il craint de perdre un mot de ces fameux récits,
Quelquefois de Gesnar la muse pastorale,
Offre au jeune lecteur sa riante morale;
Il préfère à ses jeux ces passe-temps chéris,
Et pour lui le travail du travail est le prix.
La lice va s'ouvrir; l'étude opinâtre
Te dispute ce fils de ton coeur idolâtre,
Tendre mère! déjà de sérieux loisirs
Préparent ses succès ainsi que tes plaisirs.
Enfin vient la journée où le grave Aristarque,
D'un peuple turbulent flegmatique monarque,
Dépouillant de son front la vieille austérité,
Décerne au jeune athlète un laurier mérité.
En silence on attache une vue attendrie
Sur l'enfant qui promet un homme à la patrie;
Cet enfant, c'est le tien! Un cri part: le vainqueur,
Porté sur mille bras, est déjà sur ton coeur;
Son triomphe est à toi, sa gloire t'environne,
Et de pleurs maternels tu baignes sa couronne!

MILLEVOYE.

PAGES OUBLIEES

LE PAPE ET LE MONDE

(Suite)

(Louis Veuillot)

Donc, le Pape venait enseigner la vérité au monde pour la délivrance et le salut du monde. A quel titre? A titre de vicaire de Celui qui est la Vérité même: dans le ciel, Dieu, Fils unique et éternel de Dieu, égal et consubstantiel au Père incréé; sur la terre, par un mystère ineffable, homme, fils d'Adam, chef et premier-né de la race humaine, doublement maître, doublement roi.

On a écrit de savants ouvrages sur l'origine du pouvoir temporel des Papes. Ce qu'ils prouvent bien, c'est que ce pouvoir n'a pas commencé. Principat civil. La cause d'Ananie et Saphire n'était pas une cause purement spirituelle, et ces coupables furent non seulement exclus de l'Eglise mais retranchés de la vie. Les chrétiens, donc avaient en Saint-Pierre un pontife et un roi. Au milieu de la société païenne, dont ils observaient d'ailleurs les lois politiques, ils achetaient par le martyre le droit d'obéir à ce chef véritable qu'ils tenaient de Jésus-Christ.

Jesus Christus, primogenitus mortuorum et princips regnum terrae, qui dilexit nos et lavit nos a peccatis nostris in sanguine suo. C'est en Lui, le premier-né, le prince des rois de la terre et le vainqueur du péché, que le pouvoir temporel de la Papauté prend son origine.

Zorobabel, aîné d'Adam au 53e degré et de David au 20e, fut l'encêtre paternel de Joseph par Abiud, et celui de Marie par Reza. Lorsque Joseph épousa Marie, ces époux réunissaient les deux branches de la famille royale.

Jésus-Christ prend le nom de Fils de l'homme pour marquer son union avec la race humaine. Aîné des enfants d'Adam, chef de la race, héritier de l'autorité, roi naturel de toutes les nations, Roi et prêtre éternel.

Ses droits ont été délégués à Pierre. Mille fois, durant des siècles, le genre humain a solennellement proclamé et reconnu cette délégation. Pierre, le vicaire de Jésus-Christ, est le chef de la famille humaine.

En constatant son haut domaine sur cette terre, dont il est le créateur, Dieu n'a voulu s'y réserver en propre qu'un petit espace comme il n'exigeait pour offrandes qu'une figure des biens qu'il lui fait produire, et pour prêtres qu'un faible nombre des hommes qu'il y nourrit.

Pour sa part, il a choisi Rome, la forteresse de l'ennemi. Il l'a donnée à Pierre, pour la conquérir par le plus prolongé des miracles. Le voyage d'Israël dans le désert n'était qu'une image abrégée des travaux que le nouveau Moïse et le nouveau peuple auraient à soutenir pour entrer dans la nouvelle Terre promise. De saint Pierre à Adrien Ier, de Néron à Charlemagne, que d'étapes formidables! que de miracles!

(A suivre)

Politique: oui, Politicaillerie : non

On s'est beaucoup abstenu, aux dernières élections, et notamment aux élections départementales.

Dans la Croix, M. Jean Guiraud juge que, pour combattre l'abstentionnisme, il faut donner le sens, le goût de la politique à tous ceux qui seront appelés à exercer un jour ou l'autre leurs droits politiques :

Au lieu donc de la leur présenter comme une chose essentiellement néfaste dont il faut se garder comme d'une souillure, ou comme une occupation superficielle et inutile qu'il faut laisser aux gens qui ont du temps à perdre, il faut leur persuader qu'elle est nécessaire dans un pays de suffrage universel et qu'elle sera bonne si on la fait bonne, et mauvaise si on la fait mauvaise, et encore plus si on en laisse le monopole aux mauvais.

Elle est nécessaire parce que toutes les initiatives, de quelque nature qu'on les suppose, religieuses, sociales, économiques, intellectuelles, ont besoin de la politique si leur exécution dépend plus ou moins d'une loi l'empêchant, l'entravant ou la favorisant, ou même la mettant au compte de l'Etat; car les lois, qu'elles soient pour ou contre la religion, pour ou contre l'action sociale, sont faites par des hommes politiques, et ces hommes politiques sortent d'élections politiques.

Et ainsi toute action, qui veut passer des conceptions individuelles dans le domaine public, a besoin de la politique.

Le jour où on l'aura dit et prêché de toute manière aux citoyens et même aux jeunes générations qui montent, disparaîtra cet indifférentisme qui oppose son inertie à toutes les exhortations.

Alors seulement on votera non seulement parce qu'on entendra dire que c'est un devoir, mais surtout parce que l'on comprendra la raison et la gravité de ce devoir et qu'on aura le désir de le remplir.

La formation civique de la jeunesse, l'éducation politique et continue du corps électoral entre les périodes électorales et pas seulement dans les luttes confuses des élections, voilà peut-être le seul et vrai moyen de combattre le fléau de l'abstentionnisme.

On nous dit et répète à satiété : "Assez de politique, il faut d'abord songer à reconstruire la France." Le conseil serait très bon, si l'on remplaçait le mot politique par celui de politicaillerie. Comme, malheureusement on ne peut se passer de politique, il faut la faire bonne. "L'homme ne vit pas seulement de pain", dit l'Evangile.

Joseph Mollet.

Un entretien avec von Kluck

L'envoyé de l'Echo de Paris à Berlin, M. Charles Bonnefon, a conversé avec le maréchal von Kluck, vaincu par le maréchal Joffre, à la première bataille de la Marne. Voici l'opinion du maréchal allemand sur le péril bolcheviste et sur nos grands chefs de la guerre :

—Ce qui est absolument nécessaire, me dit le maréchal, c'est une alliance entre la France, l'Angleterre et l'Allemagne en vue de combattre le bolchevisme.

—C'est impossible, en ce moment, Excellence.

—Plus tard, il sera trop tard. Nous vous donnerons toutes les garanties désirables; nous ferons un traité en bonne et due forme.

—Renoncerez-vous sans arrière-pensée à l'Alsace, à la Lorraine, à la Sarre?

—A la Sarre? Non. A l'Alsace et à la Lorraine oui, puisqu'il s'agit d'une réconciliation définitive.

—Ne pensez-vous pas qu'il faudrait tout d'abord renverser le gouvernement socialiste allemand?

—Cela n'est pas nécessaire. Il connaît le danger, il marchera. Les socialistes ne sont pas des bolchevistes.

Je viens d'apprendre, interrompit le rittmeister Rechberg, ancien aide de camp du Kronprinz, que les bolchevistes ont engagé plusieurs officiers d'état-major allemands, à raison de 20,000 marks par mois, et après avoir assuré à leur famille un capital de 300,000 marks. Le péril grandit tous les jours; il gagne la Pologne.

Le maréchal von Kluck a une figure rude et franche de soldat, non diplomate. Il met la dernière main à son livre sur la bataille de la Marne, qui paraîtra en janvier.

Pour lui, le vainqueur, c'est Joffre, qui a prévu les événements et qui a signé les ordres. Galliéni était peut-être un général de plus grand talent, mais il ne commandait pas en chef.

—A Charleroi, peut-être Joffre a-t-il trop concentré son effort sur le centre et n'a-t-il pas tenu assez compte des ailes allemandes; la retraite qui suivit fut sans doute trop précipitée. Il eût fallu y sacrifier, sans hésiter, des canons pour nous infliger des pertes. Un canon, ce n'est que du vieux fer que l'on peut abandonner quand il a bien rempli son emploi.

"Mais ce sont là des points de détail discutables. Joffre reste pour moi un très bon général, dont dont je reconnais sans hésiter le mérite. L'ordre du jour dans lequel il a défini, avant la Marne, l'importance de la Marne, est une preuve certaine de sa clairvoyance et un modèle de précision.

"Je ne peux croire qu'il ait dit de Paris : "C'est un point géographique". Paris est le coeur de la France, et c'est une forteresse, armée de trois ou quatre mille canons. Joffre n'a pu méconnaitre son importance."

Le tout est dit sans pédantisme, simplement. Puis quelques souvenirs de la guerre sont égrenés.

—Nous avions repoussé l'armée Maunoury, (le 6, me dit le maréchal, si je ne me trompe) et sur la route les automobiles et les camions de l'état-major se déployaient paisiblement, quand un parti de cavaliers français, avec une folle audace, réussit à percer nos lignes. L'alarme est donnée: "Cavalerie française à deux kilomètres!" Hommes et officiers sautent en bas des autos, les camions, prennent un fusil et se déploient en tirailleurs au bout de la route sur une centaine de mètres. Les cavaliers français après avoir échangé des coups de feu, se replient. Ils avaient preuve d'un grand courage. Nous avons failli être enlevés.

Bien des ouvrages seront écrits sur la bataille de la Marne, avant que l'on en ait complètement déchiffré l'enigme, conclut le maréchal avec modestie.

"Foch s'y est montré admirable. Mais l'adversaire français vers lequel sont allées, instinctivement, nos sympathies, à cause de son grand talent militaire et de sa chevalerie, c'est le général de Castelnau. Et j'aimerais qu'il le sache".

POUR L'AUTORITE

Une constitution qui ne vieillit pas.

Il est beaucoup question en ce moment, et avec raison, de la réforme de la Constitution.

Peut-être ne serait-il pas sans utilité de méditer les enseignements qui se dégagent de l'étude de la Constitution à la fois la plus vieille et la plus vivante du monde?

"J'ai regardé autour de moi, écrit Donoso Cortès, et j'ai vu les sociétés civiles malades et déchues, toutes les chose humaines dans le désordre et la confusion; j'ai vu les peuples ivres du vin de la sédition et la liberté absente de la terre.. Alors je me suis fait cette question: cette confusion, cette anarchie, ce désordre universel, ne viendraient-ils pas de ce qu'on a mis en oubli les principes fondamentaux du monde moral dont l'Eglise de Jésus-Christ est la dépositaire pacifique et dont elle seule a la possession? Mon doute s'est changé en certitude quand j'ai reconnu que l'Eglise seule offre aujourd'hui, de spectacle d'une société organisée; qu'elle seule est paisible au milieu du trouble universel, qu'elle est seule libre; que, chez elle seule, le sujet obéit avec amour à l'autorité légitime, pendant que l'autorité légitime, pendant que l'autorité légitime, à son tour, se montre dans ses commandements pleine de justice et de mensuétude.

"Frappé de ce prodige, j'ai dit à la société civile : Tu cherches l'ordre: demande le secret de l'ordre à celle qui est ordonnée dans la perfection. Tu cherches la liberté: va à l'école de celle qui est libre. Tu cherches la notion chrétienne de l'autorité publique: étudie les grands faits de ses grands pontifes. Tu cherches le secret des hiérarchies sociales: interroge la glorieuse foule de ses évêques. Tu veux savoir comment on peut garder la dignité dans l'obéissance dans la dignité: regarde la noble pralange de ses prêtres".

Précisément, le R. P. Gustave Neyron vient de consacrer un livre (1) des plus intéressants à cette étude du Gouvernement de l'Eglise. Les amis de la Libre Parole, s'ils veulent bien le lire y trouveront des aperçus remarquables sur ce qu'on pourrait appeler la plus parfaite des Constitutions.

Le positiviste Auguste Comte a rendu ce témoignage significatif au gouvernement ecclésiastique: "Le mode caractéristique d'élection habituelle à la suprême dignité spirituelle devra toujours être regardé, ce me semble, comme un véritable chef-oeuvre de sagesse politique, où les garanties générales de stabilité réelle et de convenable préparation se trouvaient encore mieux assurées que n'eût pu le permettre l'empirique expédient de l'hèriditè, tandis que la bonté et la maturité des choix, en tant qu'elles peuvent dépendre de la nature du procédé, y devaient être naturellement favorisées soit par la haute sagesse des électeurs les mieux appropriés, soit par la facilité soigneusement ménagée de laisser surgir, de tous les rangs de la hiérarchie, la capacité la plus propre à présider au gouvernement ecclésiastique."

Nous pouvons remarquer, en effet que le gouvernement de l'Eglise présente le maximum de respect de l'autorité. "Dans le titre de César Auguste, relevait déjà Taine, avec la logique de son analyse, il y avait une insuffisance. Selon le droit romain, il n'était que le représentant du peuple; la communauté, en corps, lui avait délégué tous ses droits, mais l'omnipotence ne résidait qu'en elle. Selon le droit Canon, l'omnipotence ne réside qu'en Dieu; ce n'est pas la communauté catholique qui la possède et la délègue au pape, ses droits lui viennent d'une autre source et plus haute. Il n'est pas l'élu du peuple, mais l'interprète, le vicaire et le représentant de Jésus-Christ."

Mais si nous laissons de côté ce caractère surnaturel du gouvernement de l'Eglise pour n'examiner que les précautions humaines pri-

ses pour la désignation de son chef, nous ne pouvons qu'admirer la sagesse, vraiment inspirée, qui a présidé à la Constitution ecclésiastique.

Le R. P. Neyrons les expose en un resumé saisissant qui retiendra l'attention de tout homme politique:

"Au lieu d'être étendue à tout et de se trouver le grand ressort de la vie sociale, l'élection est presque réduite dans l'Eglise à la seule désignation du chef suprême. C'est un chef élu au sommet d'une société où se pratique surtout le choix par en haut, la vraie sélection et la sélection la plus admirable. Appelés d'abord par Dieu lui-même, mais devant soumettre cet appel au contrôle de leurs supérieurs, les jeunes gens qui embrassent la carrière ecclésiastique entrent dans un monde réservé où rien ne rappelle les luttes électorales et les agitations des sociétés démocratiques.

C'est bien plutôt un gouvernement patriarcal, où le père de la communauté, l'évêque, choisit, sur les conseils des anciens qui l'entourent, les fils spirituels qu'il associera, comme prêtres, à son action de pasteur... Et c'est dans cette élite déjà si soigneusement choisie, que le chef suprême de la hiérarchie ira prendre quelques hommes, en très petit nombre, pour en faire les électeurs du souverain pontificat.

"Pour la désignation du pape, en effet, force était bien de s'en tenir à l'élection puisqu'il n'avait pas de supérieur. Il ne restait que d'en écarter tous les dangers. C'est ce qu'on a fait par cet ensemble de précautions successives vraiment admirables. Le choix même des électeurs offrait déjà de sérieuses garanties; on pouvait espérer que des hommes, préparés comme nous l'avons dit, se laisseraient moins guider par des considérations terrestres que par la voix de leur conscience. Mais on ne s'en est pas tenu là. Cette conscience, on l'a encore liée rigoureusement devant Dieu par le serment de donner son vote au plus digne. Cependant, les intrigues du monde profane pourraient encore essayer d'agir sur eux; la machine, comme dit Bourget, pourrait tenter d'entrer en jeu. Ce danger sera écarté par la législation du Conclave. Les cardinaux seront mis au secret pendant toute la durée de l'élection, soumis à une clôture absolue, privés de toute communication avec le dehors."

Ainsi l'Eglise est arrivée à assuson gouverne

rer l'indépendance complète de son gouvernement à l'égard de toute influence étrangère à elle-même. "Le coup le plus fort dans ce sens a été donné au onzième siècle lors de la lutte gigantesque soutenue par Grégoire VII contre les usurpations impériales."

Ainsi elle a établi la transmission toujours calme et régulière du pouvoir suprême: "Depuis plus de quatresiècles, constate Taine, pas une de ces élections n'a été contestée; de chaque pape défunt à son successeur élu, l'obéissance universelle s'est transférée à l'instant, sans hésitation, et, pendant l'interrègne comme après l'interrègne, aucun schisme ne s'est produit dans l'Eglise."

Ainsi elle a maintenu la continuité de ses traditions. "L'Eglise, dit le R. P. Neyron, n'a pas voulu de l'hérédité qui ne lui convient pas; elle n'a pas voulu pour mieux éviter tout danger de népotisme, que le pape pût désigner son successeur... La désignation que le pape ne fait pas lui-même est faite, après sa mort, par la famille qu'il s'est recrutée, et d'ordinaire cette famille choisit parmi ses membres. On comprend sans peine que dans ces conditions, le gouvernement de l'Eglise n'ait guère à envier, pour la suite des desseins, à n'importe quelle monarchie héréditaire". Et cependant "tout en défendant des doctrines immuables, tout en poursuivant un but identique, chaque pape à sa manière de faire qui lui est propre; et, dans nos conditions terrestres, il est bon qu'il en soit ainsi: ils se continuent à la fois et se complètent les uns les autres."

On voit quel intérêt présente pour le penseur, pour l'historien, pour l'homme de gouvernement, l'ouvrage du P. Neyron. Il y aurait bien d'autres points de vue à signaler, par exemple sur l'Eglise et la centralisation, l'ultramontanisme et les traditions locales. On y trouverait de sages enseignements sur la question délicate de la conciliation de l'unité et de la decentralisation

Bornons-nous a conclure par cette parole de M. Etienne Lamy: "Les droits de l'individu sont garantis dans un Etat à proportion que les autorités faites pour le service de tous échapent aux influences de parti, tiennent pour leur plus grande vertu l'indépendance et forment leur hiérarchie sans autre considération que l'aptitude à la tâche". Ces conditions de la meilleure constitution se trouvent toutes réalisées dans le gouvernement de l'Eglise. Puissent nos nouveaux législateurs s'inspirer, eux aussi, de la même pensée pour doter, enfin, la France des grandes lois constitutionnelles qu'elle attend!

Henry *Reverdy*.

NOS HOMMES FORTS

Napoléon Mathurin

(Par A. N. Montpetit)
De la Presse Américaine

Le 22 février 1882, on lisait, en tête de la premire colonne de la première page du premier journal, le Herald, de la première ville, New York, de la première république, par l'importance, de tout le continent d'Amérique, les mots suivants:

Six days on a raft
A seaman found on a piece of the wreck of the SS. Bahama
Starving in mid ocean
Napoléon Mathurin's Thrilling Description of his escape

Ce qui se traduit comme suit:

Six jours sur une épave
Un marin recueilli sur un débris flottant du naufrage du Bahama
Sans pain et sans eau, en pleine mer
Description saisissante du sauvetage de Napoléon Mathurin

Il n'y a pas à dire, le Herald, de New York, est le journal le plus répandu aux Etats-Unis, et l'un des mieux accrédités dans le monde entier. On jure par lui comme en Turquie par le prophète. Il donne le mot d'ordre au mouvement politique: sa voix fait frémir le Globe sur les épaules d'Atlas. Faut-il retrouver un monde perdu, les sources du Nil? il envoie, à ses frais, Stanley, au centre de l'Afrique. Faut-il aller relever le pôle Nord? il équipe la Jeannette et en donne le commandement à l'héroïque De Long. Il lui en coûte des centaines de mille piastres! Qu'est-ce que cela pour faire avancer la science d'un pas, pour ovrir une fenêtre au soleil de la civilisation, sur des régions plongées dans les ténèbres? Grâce à lui, l'épais rideau qui cachait le centre de l'Afrique est déchiré, et le regard de l'homme, plus glorieux que celui des quarante siècles, du haut des pyramides, peut relever à l'aise, des royaumes, des villes, des peuples, plongés jusque là dans la nuit de l'oubli. — D'immenses richesses sont ainsi livrées à la spéculation. Les efforts des Parlements, des sociétés scientifiques ou humanitaires sont dépassés par ceux du Herald.

Il tient dans sa main le réseau les fils télégraphiques de l'Univers: rien ne remue, ni ne s'agite, d'un pôle à l'autre, qu'il n'en soit informé le premier: on le prendrait volontiers pour le Secrétaire de la Providence. Les millionnaires, les princes de la Bourse sont ses courtisans de tous les jours. Quelle entre prise pourrait être tentée s'il n'en est pas? Banquiers, agioteurs de Wall street, constructeurs de chemins de fer, de lignes télégraphiques, de canaux, fondateurs de villes, politiciens, meneurs de peuples suivent inquiets le mouvement de sa prunelle olympienne. Ses rédacteurs sont respectés, honorés, recherchés, adulés, à l'instar des gardiens et dépositaires du feu sacré. Tout un chacun le lit au déjeuner: —le Président de la République, dans la Maison Blanche, et le regrattier, sur les gradins de la halle; vous le trouvez sur la table de travail de Bismark comme dans la cabane du colon, au milieu des bois; le Chinois et le Japonnais aprennent l'Anglais, principalement pour le lire. La trompette de ce Héraut de la civilisation étonne leurs oreilles, ébranle leurs préjugés séculaires et convie ces nations à une vie nouvelle, une une vie de régénération.

D'où vient l'influence prodigieuse du Herald, sur les couches sociales, en surface comme en profondeur? Elle vient de ce que M. Bennett en est à la fois le propritaire et l'âme. Comme propriétaire, il sait y trouver son affaire avec intelligence, avec génie même. Son journal représente, en tant que papier-nouvelles seulement, une valeur réalisable de plusieurs millions de dollars. L'administration en est réglée, autrement bien qu'un papier de musique contemporaine:—ce qui permet à M. Bennett d'avoir à lui, des vaisseaux, sur mer, des chemins de fer, sur terre, des châteaux, dans son pays, et pas une mâsure en Espagne. Il sait réaliser, il saisit le rêve et le fait vérité: la poussière de la route devient dans sa main, de l'or; il ramasse de la boue, souffle dessus et elle s'échappe en perles. Homme de sport, gentleman de création spontanée, il éblouit l'Europe de ses hardieses. Il se jette, un jour, dans une frêle nacelle, une coque de noix, son yacht, et dit à son matelot hésitant "Quid times?" le mot de foi de César. A quelque jours de là, il débarque sur les côtes d'Irlande. L'été suivant, on le voit arriver à Quebec, au Russell-House, en costume de marin, sale et dépenaillé. Il demande une chambre; le manager notre ami Bergeron, hésite en le voyant si mal accoutré. M. Russell tient à recevoir des gens qui paient au monis de mine s'ils ne peuvent payer autrement. Je ne saurais l'en blâmer, car le décorum d'un hotel de première classe le veut ainsi. Bennett, dissimulant un sourire, fouille alors dans sa poche, en retire un vieux sou, quelque relique curieuse, probablement, deux ou trois boutons, autant de fleurs fanées, assez significatives, pour un jeune homme beau et bien fait.

Bergeron le regarde faire sans mot dire.

Bennett cherche dans une autre poche, dans les goussets de sa chemise de marin. Il trouve un pli de couleur rose, qu'il baise au passage—rien de plus; il prend un air consterné.

— C'est une espèce de braque! pense Bergeron—un tramp peut-être?

— Oh! j'y suis, dit Bennett, en passant la main sous sa chemise, et en en retirant une ceinture, un vrai boudin de pièces d'or.

Cette fois, Bergeron n'hésita plus:—la marchandise couvrait le pavillon "Signez votre nom dans le livre, dit-il, et je vous donnerai une chambre.

Et lorsque les lettres rutilantes, flamboyantes, qui forment le nom de "*J. Gordon Bennett*" apparurent sur le livre, le propriétaire du Herald n'eût plus qu'à se rendre à sa chambre, la meilleure de l'hôtel, retenue depuis plusieurs jours, et où se trouvaient ses bagages.

Seul, dans un petit canot, Bennett avait remonté l'Hudson, suivi les canaux qui le conduisirent au Richelieu, des cendu cette rivière jusqu'à Sorel et le fleuve Saint-Laurent, jusqu'à Québec, pour un pari de vingt-cinq ou cinquante mille piastres, une fortune pour le vulgaire, mais un denier pour le sportsman, qui le réserve à la charité.

Si Bennett sait amasser, il sait aussi distribuer: il donne comme il reçoit; après avoir récolté il sème.—Dans ses mains, la fortune germe des bienfaits. Si, par moments, il est le Secrétaire de la Providence, à d'autres moments, il en devient le caissier.—Tous les malheurs le touchent sans l'atteindre.—Il bâtit des châteaux, des villes, construit des chemins de fer au coeur du désert, galvanise des peuples endormis, mais en même temps, il ouvre des asiles à la souffrance, à l'indigence, à la faiblesse; il encourage les arts, les lettres, les sciences, féconde le génie humain de sa libéralité. Il se tient debout sous le portique du temple, et y distribue des aumônes.—Un jour, il donne cent mille piastres à un pauvre: mais ce pauvre c'était l'Irlande en pleurs.

Administrateur habile d'une grande fortune, Bennett se distingue encore davantage dans la direction de son journal, dans l'exercice de son immense influence. Avant tout, il a l'esprit et le coeur droit et bien fait. Il est riche, mais surtout bon riche.—Il est grand dans ses voies, plus encore que dans ses talents et ses richesses. A le voir agir, on comprend qu'il n'est ici qu'en passant, qu'il se repose en route, que ses ailes ont de l'envergure pour d'autres horizons plus vastes qu'avec l'amour de l'humanité, il nourrit la foi en un Dieu de justice. C'est ce qui rend son journal digne de tant de créance, qui lui donne accès au con conseil des Rois, comme chez la fruitière du coin, qui fait qu'on le croit lorsqu'il parle. Nul n'est mieux renseigné que lui, et son honneur, sa gloire, voire même son profit, est de mettre la vérité dans tout son jour.

Il fait bon n'est-ce pas d'apprendre qu'il existe de par le monde, des journaux et des journalistes de ce acabit. Pour moi, j'avoue que j'y songe avec complaisance, que je me délecte à le faire savoir. Il me vient alors, comme une bouffée d'air frais dans une atmosphère de chaleur étouffante.

Mais d'où vient cet éloge d'un journal étranger, lorsqu'il s'agit de raconter le naufrage d'un navire, et le plongeon et les cabrioles sur mer d'un simple marin, d'un enfant, sans avoir ni savoir, qui gagne aujourd'hui péniblement sa vie, à la pelle ou au pic, quelque part sur le chemin de fer du Pacifique?

Si je vante ainsi le grand journal Américain, qui peut se passer des mes louanges, qui probablement n'en saura jamais un mot, c'est que j'y trouve une leçon pour nous, et je souhaite qu'elle soit profitable.

Je me suis dit: Voilà un journal étranger, qui n'a pas plus de tendresse qu'il n'en faut pour notre race, qui, cependant, consacre une colonne entière au récit des aventures d'un jeune canadien, d'un enfant de notre peuple, et nous, ses compatriotes, nous resterions indifférents à ses mérites? Nos grands hommes, nos ministres seraient fiers d'une telle faveur? Pourquoi ne pas le faire valoir, lorsqu'elle s'adresse à un petit d'entre nous il est vrai, mais à un canadien du meilleur sang? Serions-nous envieux de notre propre gloire?—De l'Atlantique au Pacifique, la trompette du Herald a sonné le nom de Mathurin à tous les échos: seuls, nous paraîtrions l'ignorer? Avons-nous tant d'hommes forts, tant de vaillants, que nous ayons le droit de dédaigner leurs mérites?

Sachons montrer un peu plus de coeur et de sentiment national.

(Suite à la Page 3)

TRANCONA ET RAINY RIVER

M. l'abbé Louis de Gonzague Bélanger, ci-devant curé de Transcona, a été nommé curé de Rainy River, et M. l'abbé Clovis Paillé, ci-devant curé de Rainy River, curé de Transcona.

COMMENT CETTE FEMME NERVEUSE DEVIENT MIEUX

Ce qu'elle dit. Sa sincérité devrait en convaincre d'autres.

Christopher, Ill.—"J'ai souffert pendant quatre ans d'irrégularités, de faiblesse, de nervosité; j'étais épuisée. Deux de nos meilleurs médecins n'avaient pu rien me faire. J'avais entendu parler du bien que le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham avait produit sur d'autres, je l'essayai et fus guérie. Je ne suis plus nerveuse, je suis régulière, et en parfaite santé. Je crois que le Composé guérit toutes les maladies féminines." Mde ALICE HELLER, Christopher, Ill.

La nervosité est fréquemment un symptôme de faiblesse ou de dérangement de certaines fonctions; le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham—le célèbre remède aux racines et herbages—la guérira, c'est l'expérience de milliers de personnes.

S'il y a des complications, écrivez à Lydia E. Pinkham Medicine Co., Lynn, Mass.; on vous y fera des suggestions conformes à vos maux. Le résultat de sa longue expérience est à votre disposition.

(Suite de la Page 2)

—Rendons-nous justice les uns aux autres, et félicitons-nous ensemble des applaudissements que l'un de nous a pu mériter de l'étranger.—Pour ma part, j'avouerai que j'ai été pris d'un vif intérêt, en voyant le nom d'un de mes jeunes compatriotes devenu soudainement l'objet de la curiosité de cinquante millions d'Américains, qui n'admettent d'ordinaire notre valeur qu'à leur corps défendant et lorsqu'elle s'impose. Et croyez bien que la population, celle de New York entr'autres, ne lui a pas ménagé son admiration. Ils n'avaient pas assez d'enthousiasme pour célébrer son énergie autant que sa force physique.—Les marins du Pearl entre tous, qui l'avaient recueilli en mer, le suivaient d'un lieu à un autre, pour l'aider à raconter les circonstances de son sauvetage. Ils avaient l'air de redouter sa modestie: ils craignaient, que, par fatigue ou insouciance, leur protégé pût négliger de se faire valoir, et ils avaient à coeur qu'il ne perdit rien de ses mérites aux yeux de ses nombreux auditeurs. Pour eux, Mathurin, après avoir passé sept jours sur une épave, jouet de la tempête, sans boire ni manger, était un prodige de force et de volonté, qu'ils tenaient à honneur de présenter comme un modèle, un type unique aux marins du monde entier. Chacun d'eux eût été fier d'être canadien; à tel point qu'il leur échappait de dire, en à parte, loin des oreilles de Mathurin, que son père était canadien français, mais que sa mère était d'origine anglaise ou américaine. Un journal très répandu, de New York, le World, s'est fait l'écho de cette fausse rumeur. Non! Mathurin est bien et dûment de pur sang français par son père et sa mère,—qui sont encore vivants à Montmagny pour l'attester de leur personne et de leur coeur.

(A suivre)

PETITES ANNONCES

ON DEMANDE—A louer une ferme outillée pour la culture du blé dans l'Ouest canadien, avec préference d'acheter plus tard si cette ferme est à vendre et de mon goût. Joseph N. Brière, Weedon Station, P. Q.

A VENDRE—Attelage simple et cariole en parfait ordre à vendre à prix spécial. Adressez-vous à Lavoie & Cie, 25, rue Dumoulin, Saint-Boniface.

TROUVE—Un petit traineau d'enfant. Prière de le réclamer au bureau du journal, en payant le prix de cette annonce.

LAVAGE à domicile. Madame Tanguay, 409½, rue LaVérendrye, prendra du lavage à la journée.



Le ministère des Travaux publics recevra jusqu'à midi, lundi, le 26 janvier 1920, des soumissions pour des changements et additions au bureau de poste de Portage-la-Prairie, Man., lesquelles soumissions devront être cachetées, adressées au soussigné, et porter sur l'enveloppe, en sus de l'adresse, les mots: "Soumission pour changements et additions au bureau de poste de Portage-la-Prairie, Man."

On peut consulter les plans et devis et se procurer des formules de soumission aux bureaux de l'architecte en chef, du ministère des Travaux publics, Ottawa; du concierge de l'édifice public, Portage-la-Prairie, Man., et de l'architecte résident, édifice Lindsay, Winnipeg, Man.

On ne tiendra compte que des soumissions faites sur les formules fournies par le ministère conformément aux conditions mentionnées dans les dites formules.

Un chèque égal à 10 p.c. du montant de la soumission, fait à l'ordre du ministre des Travaux publics et accepté par une banque à charte, devra accompagner chaque soumission. On acceptera aussi comme garantie des bons des emprunts de guerre du Dominion, ou des bons d'emprunt et des chèques, si c'est nécessaire, pour compléter le montant.

Par ordre,

R. C. DESROCHERS,
Secrétaire.

Ministère des Travaux publics,
Ottawa, le 3 janvier 1920.

NAVIGABLE WATERS PROTECTION ACT

R. S. C., Chapter 115.

The City of St. Boniface hereby gives notice that it has under Section 7 of the said Act deposited with the Minister of Public works at Ottawa and in the office of the District Registrar of the Land Titles District of Winnipeg at Winnipeg in the Province of Manitoba a plan of a submarine cable proposed to be laid in, under and across the Red River in the Province of Manitoba from a point at the foot of Provencher avenue where it reaches the shore of the River in the City of St. Boniface to a point at the foot of Water Street where it reaches the shore of the Red River in the City of Winnipeg, both in the Province of Manitoba.

And take notice that after the expiration of one month from the date of the first publication of this notice the City of St. Boniface will under Section 7 of the said Act apply to the Minister of Public Works at his office in the City of Ottawa for approval of the said plan and for leave to construct and lay the said submarine cable between the points aforesaid in under and across the Red River in the Province of Manitoba.

Dated at Winnipeg this 12th day of January, A. D. 1920.

Bernier, Blackwood & Bernier,
Solicitors for the City of St. Boniface.

SAINT-BONIFACE

MARIE-MADELEINE

Le concert-sacré donné dimanche à la cathédrale par la chorale de l'Union Canadienne a été bien exécuté.

Nous ne saurions trop inviter le public à donner ses encouragements à nos artistes qui doivent travailler ferme pour donner à notre population le plaisir d'entendre de la belle et de la grande musique.

A tous les membres de la chorale, mais surtout au directeur M. Bourgeault, à Messieurs S. Hélie, E. Langlois, à Mlles Renaud et Shunck, nos plus sincères félicitations.

* * *

M. W. K. Clarke, un résidant de Saint-Boniface, depuis plus de 12 ans, a accepté une position de confiance que lui a offert une grande maison de Détroit., E.-U. Il quittera la ville aussitôt que la vente de son ameublement le lui permettra.

* * *

NOUS EN AVONS DU TABAC

La! mes vieux! sortez la pipe maintenant, car il y a de quoi mettre dedans. De par-ci, de par-là nous arrivent des paquets de tabac et du bon aussi! Allons mes vieux, fumons a qui mieux mieux.

Donc, a vous tous qui avez entendu la demande du vieux reclus de l'Hospice Youville, merci, merci. A votre santé, bonnes et charitables gens, nous fumons notre tabac.—Les vieillards de l'Hospice Youville, Saint-Boniface, 13 janvier, 1920.

* * *

A. C. J. C.

Dimanche prochain, à 1 h. 30, au Collège, séance d'étude du Cercle LaVérendrye. Nous prions les membres d'être bien ponctuels.

Nous étudierons l'*Ecueil démocratique*, de Mgr Paquet.

* * *

Les élections de la Société Saint-Jean-Baptiste ont eu lieu dimanche le 18, à l'hôtel de ville. Les officiers pour cette année sont les suivants :

Président : M. Arthur Cusson.
1er vice-président : M. Alexandre Bernier.
2me vice-président : M. Le Dr Tassé.
Trésorier : M. François Lavoie.
Secrétaire : M. M. L.-P. Roy.
Secrétaire-correspondant M. H. Lacerte.
Commissaires - ordonnateurs : MM. Louis Levêque, H. D'Eschambault et Eugène Boismenu.
Comité de régie : les Honorables Juges Prendergast et Prud'homme, Dr F. Lachance (président sortant de charge), MM. N. Bernier, Hormisdas Béliveau, A. LaRivière., Victor Mager et A. Potvin.

* * *

Les quotidiens annoncent que M. Albert Dubuc, fils de feu Sir Joseph Dubuc, ancien juge-en-chef du Manitoba, vient d'être nommé magistrat provincial et siégera à Saint-Boniface durant l'absence de M. Royal, invalidé par la maladie.

Cette nomination semble plaire à tous, car les connaissances légales, l'expérience professionnelle et les aptitudes spéciales de M. Dubuc sont un gage assuré d'une sage administration par le nouveau magistrat.

M. Dubuc, qui est avocat de la Couronne depuis plusieurs années continuera à la représenter à Winnipeg tout en pratiquant devant les autres tribunaux, et siégera l'après-midi, à Saint-Boniface.

Nous félicitation au nouveau magistrat.

WINNIPEG

Le R. P. Normandin, O. M. I., se rétablit normalement, et espère pouvoir reprendre ses fonctions sous peu, auprès de ses chers paroissiens.

* * *

Le R. P. J. Duchaussois, O.M.I. était durant la semaine dernière de passage au Sacré-Coeur, il donna le sermon à la grand'messe de dimanche dernier. Avec une grande facilité de parole il nous fit un beau tableau du mystère de l'incarnation et exhorta avec onction à la dévotion à la sainte Vierge. Il parla aussi en termes touchants du regretté R. P. Portelance, fondateur de la paroisse, et rapporta quelques incidents précédant sa mort qui firent vibrer les coeurs de ceux qui ont eu le bonheur de le connaître. Le R. P. Duchaussois est en route pour la Nouvelle-Orléans, où il doit y prêcher les stations du carême.

* * *

M. Horace Chevrier est retenu chez lui depuis quelques jours par la maladie causée par un surcroit de travail.



Prolongement du Temps

Avis est donné par les présentes, que le emps pour la réception des soumissions pour la construction d'un édifice public à Calgary, Alta., est prolongé jusqu'à midi, vendredi, le 5 mars 1920.

Par ordre,
R. C. DESROCHERS,
Secrétaire.

Ministère des Travaux publics,
Ottawa, le 9 janvier 1920.

CEUX QUI METTENT A L'ABRI

L'homme e la femme entrèrent chez le grand joaillier à la mode— celui qu'on citait comme fournisseur des corbeilles princières, quand les rois mariaien leur progéniture.

L'homme avait l'air d'être habilié à la confection et son chapeau n'était pas très frais. La femme donnait l'impression d'une petite commerçante de province endimanchée.

"Nous voulons, direnl-ils, un beau pendetif."

On leur en présentera deux, l'un de 20,000, l'autre de 25,000 francs.

L'homme dit à sa compagne :

"Est-ce que ça peut faire ton affaire?

La femme fit la moue :

— Vous n'avez pas mieux que ça?

— Oh! si!...

— Mais c'est plus cher!... fit l'homme en riant.

— Ne vous occupez pas de ça.

On en présenta un de 50,000. La femme le trouva encore mesquin. Alors, le commis sortit une rutilante rivière, perles et diamants, de 120,000. Il espérait que les acheteurs demanderaient grâce.

Pas du tout!... La femme voulut mieux. Il n'était pas possible que ce fût pour elle! Elle n'avait pas une tête à porter ça! Alors, quoi! Ces gens-là exécutaient une commission.

— C'est bien!... fit-elle d'un air content. Mais vous avez mieux?

Et la maison exhiba un joyau de 300,000 francs. Il y avait un diamant qui ressemblait à un petit bouchon de carafe.

Aucun cri d'admiration ne fut poussé par les deux clients. Le personnel du joaillier se demanda si on n'avait pas affaire à deux fumistes qui finiraient par acheter une épingle de cravate de cent francs. L'homme et la femme le sentirent. L'homme dit :

— Nous paierons comptant ce qui nous plaira. Mais montreznous mieux ça!

Le garçon de magasin fut chargé de surveiller les vitrines et un commis resta là, devant les clients, tandis qu'un de ses collègues montait à l'étage supérieur. Il en rapporta un volumineux écrin, pendant :

"On va leur asséner le coup du lapin, et ils vont filer."

L'écrin s'ouvrit. Il contenait une merveille, d'ailleurs historique. L'homme demanda :

— Ca peut-il aller, ça, poupoule?

— Oui! fit poupoule.

— Combien? demanda l'homme.

Le commis fit attendre la réponse, pour mieux jouir de l'effet, et, comme un coup de bâton que l'on assène d'autant mieux qu'on le prépare par de savants moulinets :

— 950,000 francs!

L'homme déboutonna son pardessus, sortit un matelas formidable de billets de banque de sa poche poche intérieure. De son côté, la femme tirait de son corsage un quatrième matelas. Un cinquième fut extrait je ne sais d'où. On paya resta et on emporta.

— C'est un placement. Ils ont mis à l'abri vaudront peut-être 1,200,000 francs dans un an. Même si ça baisse, ils estiment que ça sera moins cher qu'une confiscation.

Comment pincer ceux-là? On ne peut pas arrêter dans la rue tous les gens dont les poches intérieures paraissent un peu gonflées.—*Jean Drault.*

LA QUESTION DU FRANCAIS DEVANT L'ASSEMBLEE LEGISLATIVE DE LA SASKATCHEWAN

UN DEBAT HISTORIQUE

L'Association catholique franco-canadienne de la Saskatchewan, poursuivant sa campagne de propagande française dans l'Ouest vient de réunir et de publier en brochure le texte anglais des discours prononcés par les honorables Martin, Motherwell, Latta et Dunning, lors du débat sur les amendements à la loi scolaire, à la Législature provinciale de Régina, en décembre 1918.

Ces discours sont tout autant d'ectualité aujourd'hui qu'il y a un an. Les faits et les arguments qu'ils renferment sont de ceux qui peuvent nous être utiles chaque jour dans la poursuite du bon combat. Les Canadiens-français de la province de Québec y trouveront des informations de première main sur la situation de leurs compatriotes de la Saskatchewan au point de vue du français : ceux des groupes extérieurs y puiseront des indications précieuses pour les guider dans leurs propres luttes.

The Language Question before the Legislative Assembly of Saskatchewan est en vente au Secrétariat de l'A.C.F.C., bureaux du *Patriote de l'Ouest*, Prince-Albert, Sask. Prix : 25 sous l'exemplaire franco, $2.50 la douzaine, $20.00 le cent.

Communiqué.

Evocation de l'Histoire d'Evangéline

L'héroïne de Longfellow n'est pas un être de fiction



La statue d'Evangéline par feu Philippe Hébert. — La chapelle qui sera construite à Grand Pré.

Le décès l'été dernier à la Louisiane de l'honorable juge Woorhies l'un des citoyens les plus distingués de l'unique état bilingue de l'Union Américaine, nous amène à parler, à cause de l'intérêt particulier que portait le défunt à l'histoire des Acadiens auxquels il était allié par le sang, d'un personnage que beaucoup de gens sont portés à considérer comme fictif, mais qui, s'il faut en croire ce qu'a écrit à ce sujet le juge Woorhies lui-même, a vécu réellement. Il s'agit de l'héroïne de Longfellow, la malheureuse Evangéline, qui personnifie le martyre et la dispersion de la population de Grand Pré en 1755.

Cette histoire est d'autant plus d'actualité, qu'il s'organise depuis quelque temps un fort mouvement pour faire de Grand Pré un parc historique qui devra être un véritable lieu de pèlerinage pour les descendants de ces Acadiens qui furent si brutalement expulsés de leurs foyers. De concert avec la compagnie Dominion Atlantic Ry, une ligne subsidiaire du Pacifique Canadien, la société acadienne de l'Assomption va bientôt faire ériger une chapelle commémorative sur le terrain qu'occupait autrefois le village de Grand Pré, ainsi qu'une statue d'Evangéline, œuvre de feu Philippe Hébert. Des travaux d'embellissement finiront de donner à l'ensemble une apparence agréable qui rendra doublement intéressant pour les nombreux touristes qui visitent chaque année cette partie de la Nouvelle-Ecosse, [illegible]

Le juge Woorhies s'est vivement intéressé durant sa vie à la question acadienne.

Le défunt était né le 1er janvier 1839 à Saint-Martinville, Louisiane. Il avait fait ses études au collège Saint-Charles au Grand Coteau, Louisiane, puis au collège Springfield à Mobile, Alabama.

Durant la guerre de la Confédération il servit vaillamment dans l'armée du Sud.

Il fut élu juge du dix-neuvième district judiciaire de la Louisiane en [illegible] et demeura sur le banc jusqu'en [illegible] quand il se mit à la retraite.

Le juge Woorhies est bien connu dans le monde des lettres louisianaises. Il a écrit en français nombre de comédies de salon et autres ouvrages de fiction. Il est l'auteur d'un autre ouvrage qui est devenu du plus haut intérêt pour toute la population acadienne du Canada, "Reminiscences Acadiennes" dans lequel il raconte la véritable histoire d'Evangéline.

Evangéline n'est pas, dit l'auteur, un être de fiction.

"Evangéline, écrit-il, était une orpheline qui fut élevée par ma bisaïeule, la veuve Robichaud. Lors de la déportation, elle suivit sa mère adoptive en Louisiane. Telle était la douceur de son coeur et la beauté de son âme que les autres exilés d'Acadie la surnommèrent Evangéline, ce qui voulait dire pour eux et ce qui signifiait le Petit Ange de Dieu. Son vrai nom était Emmeline Labiche. Ma bisaïeule, la veuve Robichaud, [illegible] de Longfellow s'appelle Gabriel Lajeunesse, était à la veille d'épouser Emmeline quand vint l'ordre cruel qui les séparait pour toujours. Emmeline le revit quatre années plus tard sur le bayou Têche, en Louisiane, à l'endroit où se trouve Saint-Martinville, mais Louis Arseneaux, oubliant la pauvre Emmeline et ses serments, s'était marié. Le choc qu'elle en éprouva la rendit folle et elle mourut bientôt après avoir recouvré la raison. Le souvenir de cette triste histoire s'est perpétué en Louisiane parmi les descendants des exilés qui vinrent en Louisiane avec Emmeline. Il s'est aussi perpétué parmi les descendants de Louis Arseneaux.

Evangéline a été enterrée dans le cimetière de Saint-Martinville, il y a aujourd'hui 134 ans, environ vers l'an 1765. Son tombeau n'était qu'une petite fosse qu'ombrageait un immense chêne et que ma bisaïeule entretenait de son mieux.

Depuis lors la petite chapelle qui se trouvait dans ce cimetière et qui servait d'église paroissiale a été remplacée par la grande église de Saint-Martinville et l'opinion générale est que la fosse où repose Evangéline se trouve maintenant sous cette église."

La famille Woorhies a fait sa marque dans la magistrature de la Louisiane. Son père, Cornélius, et son frère Albert furent tous deux juges de la Cour suprême.

Feu le juge Woorhies laisse une nombreuse famille, douze vivants sur dix-huit enfants.

Il était parent du gouverneur Mouton descendant d'un Acadien déporté et de [illegible] l'on suppose que Longfellow a appris la triste histoire qui a servi de base à son poème.